

**MILLER Theresa L., 2019, *Plant Kin. A Multispecies Ethnography in Indigenous Brazil*. Austin, University of Texas Press, 328 p., illustr., cartes, bibliogr., index, ann.**

**Daniel A. Restrepo Hernández**

Volume 44, numéro 3, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078180ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078180ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Restrepo Hernández, D. A. (2020). Compte rendu de [MILLER Theresa L., 2019, *Plant Kin. A Multispecies Ethnography in Indigenous Brazil*. Austin, University of Texas Press, 328 p., illustr., cartes, bibliogr., index, ann.] *Anthropologie et Sociétés*, 44(3), 277–279. <https://doi.org/10.7202/1078180ar>

## Références

- DELEUZE G. et F. GUATTARI, 1980, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. Paris, Éditions de Minuit.
- HUSTAK C. et N. MYERS, 2012, « Involutionary Momentum: Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters », *differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 23, 3 : 74-117.
- MASSUMI B., 2012, « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guattari », *Philosophie*, 1, 112 : 67-91. Consulté sur Internet (<https://www.cairn.info/revue-philosophie-2012-1-page-67.htm>), le 22 septembre 2020.
- SPINOZA B., 1993 [1930], « De l'origine et de la nature de sentiments », in *L'Éthique démontrée selon la méthode géométrique et divisée en cinq parties* : 137-230. Consulté sur Internet ([http://classiques.uqac.ca/classiques/spinoza/ethique/ethique\\_de\\_Spinoza.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/spinoza/ethique/ethique_de_Spinoza.pdf)), le 22 septembre 2020.

Cristian Cabrera van Cauwlaert  
École d'études sociologiques et anthropologiques  
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

---

MILLER Theresa L., 2019, *Plant Kin. A Multispecies Ethnography in Indigenous Brazil*. Austin, University of Texas Press, 328 p., illustr., cartes, bibliogr., index, ann.

À la croisée du récent « *plant turn* », le tournant des plantes ou tournant végétal en anthropologie, et d'une pensée qui veut paradoxalement concilier les lignes dures d'un structuralisme taxonomique avec les lignes souples, dynamiques et ouvertes de Tim Ingold (2013) et les écologies affectives de Carla Hustak et Natasha Myers (2012), Theresa L. Miller cristallise dans *Plant Kin. A Multispecies Ethnography in Indigenous Brazil* les fruits de plusieurs années de recherche auprès d'une communauté canela, dans l'État de Maranhão, au Brésil. La tentative demeure assez complexe, car l'auteure s'intéresse à un « engagement » qui entrelace et brode les devenirs jardiniers d'humains et de plantes (en termes de liens de parenté biodivers et de soin mutuel), tout en retenant ces devenirs dans une charpente lévi-straussienne qui les catégorise et aplatit leurs reliefs phénoménologiques.

Un mot d'abord sur la nature du terrain qui donne le ton à l'ouvrage : dans le biome changeant et vulnérable des savanes du Cerrado brésilien, l'histoire du jardinage chez le peuple canela est aussi l'histoire d'une transition qui a eu lieu sous des pressions coloniales et environnementales. Ainsi, le nomadisme, la chasse et la cueillette d'autrefois ont cédé la place à une sédentarisation progressive que l'auteure associe également à l'émergence d'une écologie affective et multisensorielle du soin ayant lieu entre humains et plantes sur la scène des jardins foisonnants. Il s'agit donc d'une cocréation vivante à travers une histoire, un ethnos

partagé et un territoire en transfiguration. Maintenant, sur le seuil incertain de l'Anthropocène, que l'auteure définit comme une époque de transitions socioculturelles et climatiques ainsi que de pertes en biodiversités multispécifiques, la question qui émerge est de savoir comment ce soin et ces liens affectifs de parenté humain-plante ont lieu chez les Canela. Devant cette question, l'approche adoptée par l'auteure est une « ethnobotanique sensorielle » et sa taxonomie particulière en tant que « projet écologique et politique », s'inscrivant dans « un cadre théorique dynamique, ouvert au changement et à la modification » (p. 7). Ce ciblage épistémologique prétend refléter les déploiements d'une connaissance affective et biodiverse en expansion, quoique toujours menacée par le lot d'incertitude qu'amène le Brésil-monde de l'Anthropocène et ses puissances de transfiguration et d'érosion de tissus socioécologiques.

Les plantes, dans *Plant Kin*, sont conçues en tant qu'acteurs intentionnels avec lesquels on peut s'engager par le biais de soins et d'affection continus, actes qui sont aussi réalisés, à leur tour, par les plantes envers les humains. Ces engagements mutuels sont au cœur d'une enquête ethnographique qui cherche à les classer suivant une logique d'inventaire. En effet, l'auteure associe cette tâche de classification à des pratiques analogues déjà existantes chez le peuple canela, incluant une myriade d'expériences d'agencements physiques et multisensoriels avec une variété de non-humains dans le monde, notamment des semences, boutures ou plantes cultivées et sauvages, voire des animaux et types de sol (p. 147). La création d'un registre taxonomique de ces relations ouvert à l'incorporation de nouvelles variantes relationnelles et espèces de plantes est ici proposée comme un exercice participatif avec les gens des jardins. Il s'agit également d'une tâche ayant pour but la conservation d'une agrobiodiversité menacée par la mise en scène accélérée d'une dégradation écologique latente et présente — nommer pour conserver et conserver pour nommer —, terrain où la méthode anthropologique s'apparente à une finalité documentaire de sauvegarde communautaire de la connaissance.

Une autre écriture documentaire, celle de l'ouvrage théorique, veut traduire la trame vivante de ces engagements affectifs, exposant un sens de la parenté dans l'interaction de familles humaines et végétales. D'autres thématiques illustrent cette parenté, soit les perceptions esthétiques du biome autochtone (chap. 1), les récits mythiques et les narratifs passés et présents des villageois-jardiniers (chap. 2), les pratiques et les savoirs de l'éducation affective (chap. 3), les structures taxonomiques et de genre reliées à la parenté des plantes (chap. 4), ainsi que la question du devenir-chamane avec les plantes (chap. 5). Pourtant, tout au long du livre, le langage demeure neutre et répétitif, dévoilant le positionnement externe et distant de l'anthropologue qui ne touche que superficiellement à la profondeur phénoménologique de ce qu'elle veut nous présenter comme étant une « écologie affective ».

Tout ceci pivote néanmoins sur le gage de la sauvegarde d'une mémoire écologique et biodiverse, s'adressant à un lectorat en quête d'ethnographies liées à la relation des peuples autochtones avec la flore dans l'aire culturelle du Cerrado et de l'Amazonie brésilienne. L'ouvrage contribue aussi au domaine des connaissances jardinières autochtones, bien qu'elles soient réduites ici à des cadrages structuralistes. Il va sans dire que la quantité de savoirs humains-plantes consignés dans ces pages et sur plusieurs registres (mythiques, jardiniers, affectifs, engagés) s'avère précieuse quoique abordée en surface, compte tenu du terroir fascinant où la recherche a eu lieu ainsi que des puissances d'une anthropologie qui germe dans l'entre-deux des mondes du nœud humain-plante.

## Références

HUSTAK C. et N. MYERS, 2012, « Involuntary Momentum: Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters », *differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 23, 3 : 74-117.

INGOLD T., 2013, *Une brève histoire des lignes*. Paris, Zones sensibles.

Daniel A. Restrepo Hernández  
École d'études sociologiques et anthropologiques  
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

---

TAUSSIG Michael, 2018, *Palma Africana*. Chicago et Londres, University of Chicago Press, 224 p., illustr., bibliogr., index.

En ouvrant *Palma Africana*, le lecteur est désorienté dès que ses yeux cherchent la table des matières, remarquant plutôt l'absence de celle-ci ; un sentiment que l'on pourrait décrire comme celui de se sentir comme un poisson hors des eaux anthropologiques. À la place, Michael Taussig énumère d'emblée les quatre parties composant l'ouvrage : la postface, les remerciements, la bibliographie et l'index. Ainsi, le lecteur est projeté dans le livre et doit s'adapter et se transformer pour assimiler l'histoire racontée avec fluidité par l'auteur. Mais *Palma Africana* n'offre pas simplement une promenade sur une rivière tranquille, consistant plutôt en un ruisseau aux courants cachés qui vous tirent d'un côté, puis de l'autre. Il est immédiatement établi que les récits ethnographiques de Taussig seront différents de la plupart des autres ; on peut les trouver surprenants, rafraîchissants ou les deux.

Au cours des années qu'il a passées en Colombie depuis 1969, Taussig a observé la vie quotidienne des Colombiens dans les plantations et y a plongé. Il déroule cette histoire sans chapitres — ou en un seul chapitre intitulé « *Palma Africana* », comprenant 89 sections — par le biais d'une métamorphose artistique — en devenant palmier — et crée une relation conséquente entre l'huile de palme et l'environnement corrompu du pays susmentionné. Cet enchevêtrement de l'huile de palme et du paysage politique de la Colombie est au cœur d'une narration serpentine qui incite à la réflexion. Taussig se glisse dans le texte par ses mots, ou peut-être en étant manié par eux, en argumentant contre l'industrie agroalimentaire et l'esclavage de l'homme et de la terre pour la récolte de l'huile de palme. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas simplement le contenu de *Palma Africana* qui lui confère un caractère unique, mais plutôt le mode d'écriture de l'auteur, car ce livre se présente de façon très imprévisible comme la recherche d'une manière de permettre au sujet d'entrer et de s'engager dans l'écriture.

En plus de la curieuse structure de l'ouvrage, Taussig entremêle également des dessins et des références littéraires dans tout *Palma Africana*. C'est ce procédé qui permet d'obtenir un texte transcendant la nature, un texte qui donne de l'espace aux animaux et aux plantes pour se glisser non seulement à travers lui, mais aussi à l'intérieur des mots et des lignes elles-mêmes. Qu'il s'agisse d'un appel au réalisme magique ou du dessin en spirale du lieu où